
2 – Problematiser

CYRIL LEMIEUX

« Le savant n'est pas l'homme qui fournit les vraies reponses, c'est celui qui pose les vraies questions. »

Claude Levi-Strauss, *Le cru et le cuit*.

Et si le plus difficile en sociologie n'était pas de produire des reponses mais de formuler de bonnes questions ? Face a un objet de recherche, quel qu'il soit, les questions, en effet, se presentent. La plupart d'entre elles, a l'examen, se revelent pourtant defec-tueuses ou insuffisantes du point de vue de la sociologie, soit qu'elles s'apparentent a ce qu'on peut appeler, a la suite de Pierre Bourdieu, des *questions scolastiques*¹, soit qu'elles s'averent n'etre que des *questions descriptives* incapables de soulever par elles-memes un veritable probleme.

Les questions scolastiques sont une espece pernicieuse car elles se presentent le plus souvent parees des vertus de la « profondeur » et du « fondamental » – parures capables d'imposer a tout travailleur intellectuel le respect. Ce sont des reflexions generales qui les suscitent, concernant la liberte humaine et le determi-nisme, les roles respectifs de l'individu et de la societe ou encore, le fait de savoir si l'actuelle marche du monde a un caractere ine-luctable. Ces questions « profondes » consistent a se demander, par exemple, si nos facons de penser sont independantes de notre socialisation ; si tels individus, en agissant comme ils l'ont fait, ont ete influences par la societe ; ou encore, si tel groupe humain est en mesure de changer. Des questions de ce genre touchent en realite davantage a la metaphysique qu'a l'analyse sociologique proprement dite, du point de vue de laquelle elles apparaissent

1. Pierre Bourdieu, *Meditations pascaliennes*, Paris, Le Seuil, 1997, p. 61-110.

sans véritable enjeu, du fait même que les principes fondateurs de la sociologie leur fournissent *par avance* des réponses. Qui admet ces principes ne saurait en effet envisager sérieusement que nos façons de penser puissent ne rien devoir à notre socialisation¹. Pas davantage qu'il ne saurait opposer individu et société comme s'il s'agissait de deux entités autonomes s'influencant mutuellement² ou concevoir la possibilité pour un groupe humain d'être statique et de ne pas posséder d'historicité. Toutes ces questions ont, pour lui, déjà reçu leur réponse de principe³.

Il y a cependant plus redoutables encore pour la sociologie que les questions scolastiques : ce sont les questions *simplement* descriptives. Celles-ci s'annoncent sous l'aspect anodin d'une interrogation technique ou factuelle concernant un pan particulier du monde social. Elles sont guidées par l'espoir, des plus légitimes, de mieux connaître un secteur d'activités ou de réunir à propos d'un certain type de réalité sociale, des informations. Elles consistent, par exemple, à se demander qui sont statistiquement les Français qui partent en vacances plus de vingt jours par an et si leur part a progressé ces quinze dernières années ; ou comment les relations entre élèves et professeurs s'organisent dans ce lycée-ci de la région parisienne ; ou quelles positions différents acteurs ont prises au cours d'une controverse publique. À l'évidence, ce genre de questions n'est pas sans intérêt dans le cadre d'une enquête sociologique. Reste qu'aussi longtemps qu'elles ne s'articulent pas à la formulation d'un problème, elles nous font piétiner au seuil du raisonnement sociologique.

Si les sociologues n'étaient capables que de produire des questions scolastiques ou descriptives, ils n'iraient jamais très loin dans

1. Pour un rappel sur ce point, voir par exemple Bernard Lahire, Claude Rosental (dir.), *La cognition au prisme des sciences sociales*, Paris, Editions des archives contemporaines, 2008.

2. Voir tout particulièrement sur ce point, Norbert Elias, *Qu'est-ce que la sociologie ?*, 1^{re} ed., 1970, La Tour d'Aigues, Ed. de l'Aube, 1991, p. 55-81.

3. Il ne s'agit pas de dogmatisme mais plutôt de la nécessité « technique » d'assumer, à compter du moment où l'on entend faire œuvre de sociologie, les principes fondateurs de cette discipline scientifique. Rejeter ces principes n'a donc évidemment rien d'interdit ou d'illegitime *en soi* mais nous déporte dans un espace de discussion propre à la métaphysique, domaine distinct de celui de l'analyse sociologique proprement dite.

leur compréhension du monde social. Et l'on serait même fondé à se demander si la sociologie vaudrait une seule heure de peine, puisque philosophes et métaphysiciens d'un côté, experts et techniciens du social de l'autre, suffiraient largement à produire les réponses aux questions que cette *sociologie-la* aurait produites. Chemin faisant, nous aurions perdu l'essentiel : l'esprit de la sociologie.

Cet esprit, quel est-il ? Il est un art de rendre problématique le monde social dans lequel nous vivons. Face à des situations où la plupart des acteurs font prévaloir sur une activité sociale un regard qui la naturalise, le sociologue, en posant un certain type de questions, peut faire réapparaître l'arbitraire et l'indétermination que cette naturalisation a niés. De même, lorsque les acteurs problématisent déjà une activité sociale mais le font, pour l'essentiel, à partir d'attendus naturalistes, le sociologue peut, par sa façon de mettre en question, faire resurgir la dimension sociale qui a été occultée et montrer ainsi le caractère partiel ou erroné des raisonnements tenus et, éventuellement, les effets socialement dévastateurs de certaines « solutions » auxquels ils conduisent. On notera toutefois que dans les deux cas, réussir un pareil décalage nécessite de commencer par faire l'effort de s'affranchir des définitions doxiques de l'activité examinée et de ses interprétations « naturelles ». C'est en ce sens que l'on peut dire de l'esprit de la sociologie qu'il n'est ni spéculatif, ni purement descriptif, mais *critique*. Il exige du chercheur la capacité de faire de certaines réalités sociales les problèmes qu'elles ne sont pas aux yeux des acteurs concernés, ou qu'elles sont mais d'une manière qui méconnaît leur nature sociale.

Pareil geste critique est au fondement de toute démarche sociologique authentique. Le but de ce chapitre est d'essayer de cerner de plus près comment, concrètement, il peut être réalisé avec succès. L'attrait pour les questions scolastiques et plus encore le penchant pour les questions simplement descriptives seront vus comme les deux principaux moyens dont dispose un chercheur pour rater un tel geste et s'aliéner, par la même, l'esprit de la sociologie. Mais évidemment, ces deux écueils ne suffisent pas à définir *positivement* ce en quoi doit consister le geste dont il est ici question, ni à dire comment on peut réussir à l'effectuer concrètement. C'est pourquoi nous avancerons une défini-

tion positive et précise de l'acte de problématiser en sociologie : nous dirons que cet acte consiste dans le fait de formuler une énigme ayant ceci de spécifique que sa réponse appelle *nécessairement* à la fois la construction d'un objet sociologique et une démarche d'enquête empirique. Les termes importants ici, et qui méritent d'être précisés, sont « énigme », « construction d'un objet sociologique », « enquête empirique » et « nécessairement ».

Mettre en énigme ce qui paraît normal

Comment les sociologues s'y prennent-ils pour mettre le monde social en énigme ? La recette est pratiquement toujours la même. On peut la décomposer en quatre étapes : 1 / s'emparer d'une croyance partagée ou d'un constat reconnu relatifs à l'objet qu'on entend étudier ; 2 / en tirer une série d'inférences logiques ou d'énoncés prédictifs ; 3 / faire apparaître un ou plusieurs éléments *empiriques* qui contredisent les inférences logiques ou les prédictions qu'on vient de tirer ; 4 / se demander comment, si les croyances partagées ou les constats reconnus relatifs à l'objet sont *vrais*, ces éléments empiriques *peuvent* exister.

Prenons un exemple canonique : 1 / On nous dit que le suicide est un acte personnel, « un acte de l'individu qui n'affecte que l'individu »¹ ; que les raisons de se suicider sont toujours éminemment personnelles, étant liées au « tempérament du suicide, à son caractère, à ses antécédents, aux événements de son histoire privée », et qu'elles ressortissent donc « à la seule psychologie »² ; que le suicide a par conséquent toujours quelque chose d'imprévisible et d'inexplicable. 2 / Il faudra donc s'attendre à ce que le taux de suicide national varie aléatoirement d'une année sur l'autre. 3 / On constate au contraire une très grande stabilité du taux de suicide national. Par exemple, en France, en 1856, 11,6 habitants sur 100 000 se sont suicidés ; en 1857, ils étaient 10,9 ; en 1858, 10,7 ; en 1859, 11,1 ; en 1860, 11,9 ; et

1. Emile Durkheim, *Le suicide*, 1^{re} ed., 1897, Paris, PUF, 2007, p. 8.

2. *Ibid.*

ainsi de suite. 4 / Une telle regularite n'est elle pas etrange ? Si le suicide, au plan personnel, est un acte imprevisible, comment se peut-il que le taux de suicide s'avere a ce point previsible ?

Deux remarques meritent d'etre faites. La premiere, c'est que si Durkheim en etait reste a l'etape n° 1, il n'aurait jamais pu soulever que des questions scolastiques : Le suicide est-il un acte *reellement* libre ? Est-il *vraiment* le fruit du libre arbitre ? La seconde, c'est que si Durkheim etait parti directement de l'etape n° 3, il ne serait pas davantage parvenu a produire une enigme. Il se serait contente de repondre a des questions descriptives du type : « Comment varie en France le taux de suicide au cours de la decennie 1850-1860 ? » ou « Les protestants, durant cette periode, se suicident-ils plus ou moins que les catholiques ? ». Questions qui n'ont en soi presque aucun interet sociologique et qui auraient fait du *Suicide* un livre de peu de prix. *A contrario*, le fait que nous continuions a lire cet ouvrage venerable avec le plus vif interet signale combien Durkheim a reussi a l'asseoir sur une reelle enigme. Pour obtenir ce resultat, l'ensemble des trois etapes que nous avons mentionnees lui fut necessaire : sans elles, la quatrieme n'etait pas accessible.

Traversons le Rhin et changeons de style sociologique. 1 / Dans quasiment toutes les societes humaines observables depuis l'aube de l'humanite, lorsque les individus obtiennent un surplus de nourriture ou de bien, soit ils le consomment (par exemple, a travers l'organisation de fetes), soit ils l'epargnent en prevision des jours mauvais. 2 / On peut en deduire que ce comportement economique est le comportement « normal » chez les etres humains. 3 / Cependant, en Occident, depuis le XVII^e siecle, il se trouve des individus, les entrepreneurs capitalistes bourgeois, qui se comportent differemment. Ils tentent d'organiser rationnellement le travail au sein des entreprises qu'ils dirigent, en vue d'obtenir le maximum de surplus. Lorsque, par ce moyen, ils obtiennent le surplus escompte, ils se refusent cependant a le consommer, faisant preuve plutot d'ascetisme, mais ils ne l'epargnent pas non plus : ils le reinvestissent dans la machine economique, en meme temps qu'ils organisent toujours plus rationnellement le travail au sein de leurs entreprises, afin d'obtenir encore davantage de surplus. Lorsque, par ce moyen, ils obtiennent de nouveaux surplus, ils ne les consomment pas, ni ne les epar-

gnent : ils les réinvestissent une nouvelle fois dans la machine économique, tout en reorganisant plus rationnellement encore le travail, dans l'espoir d'obtenir plus de surplus encore. Et ainsi de suite, de façon infinie. 4 / Un tel comportement n'est-il pas surprenant ? N'a-t-il pas quelque chose d'aberrant ou d'irrationnel au regard des comportements économiques observables dans les autres sociétés ? Ne relève-t-il pas d'une « disposition d'esprit » qui aurait pu même être jugée scandaleuse et être « proscrite tant dans l'Antiquité qu'au Moyen Âge »¹ ? Autrement dit : Si consommer et épargner les surplus, et ne pas travailler davantage que nécessaire, sont les attitudes économiques « normales » au sein de l'humanité, comment se fait-il que le capitalisme moderne, fondé sur la « mise en valeur rationnelle du capital dans le cadre de l'entreprise et l'organisation rationnelle capitaliste du travail »², soit devenu la norme dans nos sociétés ?

Les mêmes remarques que précédemment pourraient ici être faites. En effet, si Max Weber en était resté à l'étape n° 1, il aurait été immanquablement amené à se poser des questions scolastiques (du type : consommer et épargner les surplus sont-ils dans la nature humaine ?). De même, partant directement de l'étape n° 3, jamais il ne serait parvenu à rendre le capitalisme *problématique*. Il se serait alors contenté de répondre à des questions descriptives du genre : « Comment se comportaient les premiers entrepreneurs capitalistes ? » ou « Quelles justifications donnaient-ils à leur comportement ? ». La renommée de *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme* ne tient certainement à de telles interrogations ! Elles n'ont qu'un intérêt sociologique limité et pour ainsi dire anecdotique. La valeur de cette étude ma tresse qu'est *L'éthique protestante* est liée bien plutôt au fait d'avoir réussi à produire, à propos des comportements économiques qui apparaissent aux Modernes les plus normaux et les plus naturels, une énigme sociologique. Pour parvenir à ce résultat, l'ensemble des trois étapes que nous avons décomposées fut indispensable à Weber.

1. « On y aurait vu l'expression de l'avarice la plus sordide et d'un mode de pensée tout simplement dégradant » (in Max Weber, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, 1^{re} ed. 1905, Paris, Gallimard, 2003, p. 30-35).

2. *Ibid.*, p. 37.

Il ne serait sans doute pas exagéré de dire que tout *véritable* travail sociologique peut être rapporté à cette matrice. Quand bien même certaines étapes de la mise en énigme y demeurent à l'état implicite, quand bien même l'étape de la mise en énigme elle-même (étape n° 4) n'y est pas clairement et distinctement accomplie, les travaux sociologiques les plus marquants offrent toujours la possibilité d'être lus comme reposant sur une matrice de ce type. C'est pourquoi retrouver la matrice en question revient à comprendre la problématique du travail examiné (parfois plus clairement encore qu'elle ne l'est aux yeux de l'auteur) et partant, à saisir son intérêt sociologique. Cette matrice, en d'autres termes, ne nous fournit pas seulement un procédé pour mettre en énigme le monde social que nous habitons : elle offre aussi des clés pour lire de manière plus perspicace les ouvrages de sciences sociales qui tombent sous nos yeux.

Les trois promeneurs et la maison aux fenêtres étranges

A chaque fois qu'il ne construit pas la contradiction matricielle entre, d'un côté, les inférences logiques ou les prédictions que l'on peut tirer d'un constat reconnu ou d'une croyance partagée et, de l'autre, des éléments empiriques qui les *contredisent*, le chercheur prend le double risque de ne soulever que des questions scolastiques ou descriptives. Voilà qui pourrait être résumé à travers un apologue : imaginez un promeneur dans une rue où s'alignent au total, sur le trottoir qu'il arpente, 25 maisons différentes. « Quelle forme ont les fenêtres de ces maisons ? », se demande-t-il. C'est une question descriptive. Cela se voit au fait que la réponse appelée sera par exemple : « Les fenêtres sont de forme rectangulaire dans 96 % des cas (24 maisons sur 25). Elles sont rondes dans 4 % des cas. » Avec une question de ce type, notre promeneur a-t-il fait acte de science ? En réalité, on a du mal à voir dans sa question et dans la réponse qu'elle appelle un intérêt scientifique particulier. « Et alors ? » serait-on tenté de répondre au promeneur qui nous affirmerait avoir parcouru une rue où 96 % des fenêtres étaient rectangulaires et 4 % rondes. Ou veut-il en venir avec ce constat ?

Imaginez maintenant un second promeneur qui, remarquant l'écrasante suprématie des fenêtres rectangulaires dans cette rue,

se demande : « Nos représentations spontanées de ce qu'est une maison n'impliquent-elles pas, s'agissant des fenêtres, la forme rectangulaire ? Le rectangle n'est-il pas attaché à notre façon de concevoir ce que *doit être* la fenêtre d'une maison ? » Cette fois, la question fait l'impression d'être « profonde ». Ce promeneur-la a mis le doigt sur quelque chose qu'il appellera peut-être notre « inconscient collectif » ou nos « représentations collectives » et qu'il pourra reputer commander la pensée et les goûts spontanés des architectes et de leurs clients. Pourtant, ne nous y trompons pas : sa question ne vaut guère mieux que celle du promeneur précédent. Elle n'est plus simplement descriptive, certes. Mais elle est scolastique. Car elle ne prête guère attention aux faits empiriques – en particulier, elle ignore les 4 % de fenêtres rondes constatées. Elle se débat uniquement dans l'élément des constats reconnus (les maisons à fenêtres de forme rectangulaire en tant que norme) et tente, à partir de là, de s'interroger sur le thème de l'inconscient ou de la liberté (sommes-nous libres de penser la forme de nos fenêtres ? Les architectes et leurs clients sont-ils guidés à leur insu par des représentations collectives ?)

Si se présente un troisième promeneur, qui a pour ambition, lui, de construire une énigme sociologique, il lui faudra d'abord réussir à *dramatiser la contradiction* entre d'une part, les prédictions que l'on peut tirer de l'analyse des 24 premières maisons (les fenêtres, dans cette rue, tendant à être rectangulaires, on peut s'attendre à ce que la 25^e maison ait, elle aussi, des fenêtres de la même forme) et, d'autre part, des éléments empiriques qui contredisent ces prédictions (la 25^e maison a des fenêtres rondes). Il sera alors en mesure de poser la question : « Alors que toutes les fenêtres de la rue sont rectangulaires, pourquoi celles de la 25^e maison sont-elles rondes ? » Ce que ni la question descriptive du premier promeneur, ni la question scolastique du second n'était parvenue à provoquer, se produit soudain ici : la réalité observée est reconnue comme *contradictoire*. Autrement dit, le troisième promeneur vient de rendre délibérément problématique ce qui pouvait paraître aller de soi (l'existence prédominante des fenêtres rectangulaires). Il vient de produire, vis-à-vis de la réalité qu'il observait, dans laquelle il se mouvait, un geste critique. Il vient de s'affirmer sociologue.

ENCADRE 1

Quel est le « geste critique » de Norbert Elias dans *La société de cour*¹ ?

La société de cour n'est pas un livre qui s'interroge sur l'« essence » du pouvoir monarchique. Ce n'est pas davantage un ouvrage qui se contente de décrire l'évolution des mœurs et de la psychologie à la cour de Versailles. Il est, de bout en bout, porté par une énigme sociologique :

- 1 / Durant tout le Moyen Âge, le roi de France n'est qu'un parmi ses pairs. Il s'avère, le plus souvent, incapable de se faire obéir par les autres seigneurs et est sans cesse obligé de composer avec eux et de forger des alliances.
- 2 / On peut s'attendre par conséquent à ce que les grands seigneurs du Royaume continuent dans les phases historiques suivantes à faire preuve d'un haut degré d'indépendance vis-à-vis de l'autorité royale, et à exercer une grande capacité à imposer leurs vues au Souverain.
- 3 / On constate au contraire que l'absolutisme de Louis XIV se traduit par le fait que le roi parvient à se faire obéir et craindre de tous ses subordonnés, y compris des membres de l'aristocratie qui occupent les rangs les plus élevés.
- 4 / Un tel constat n'est-il pas étrange ? Si le roi médiéval n'est qu'un seigneur jouissant du statut de *primus inter pares*, comment se peut-il que le roi de l'âge classique soit devenu, lui, un monarque absolu ? En d'autres termes, s'il est vrai que la pression à laquelle est soumis le monarque absolu « serait insupportable et le réduirait à néant » si « tous les groupes de la cour se dressaient contre lui »², comment se fait-il qu'une telle pression collective ne s'exerce plus ?

Le geste critique de Norbert Elias consiste ici à rendre problématique le fait même de l'absolutisme et, au-delà, la souveraineté du pouvoir qu'exerce l'État moderne sur les sujets. Ce pouvoir étatique souverain paraissant normal et naturel au lecteur moderne, il est tentant pour ce dernier de s'y rapporter à travers des questions seulement descriptives. Elias, de son côté, parvient à en faire une énigme, en lui opposant la quasi-absence de pouvoir étatique qui l'a précédé mais aussi une expérience imaginaire – celle où toutes les forces de la cour se ligueraient contre le monarque.

1. Norbert Elias, *La société de cour*, 1^{re} éd., 1969, Paris, Flammarion, 1985.
 2. *Ibid.*, p. 118.

Comment être sûr de tenir une problématique ?

Plusieurs tests permettent au chercheur de savoir si la question qu'il pose est une réelle problématique. En premier lieu, les questions qui ont un caractère plus scolastique et métaphysique que sociologiquement problématique, peuvent être éliminées grâce au test de l'*empiricité nécessaire*. Le propre d'une énigme sociologique est en effet d'appeler, pour avoir quelque chance d'être résolue, la recherche de données empiriques dont le chercheur ne dispose pas et qui lui sont, pour l'instant, en grande partie inconnues. Tel n'est pas le cas des questions scolastiques, qui attendent des réponses ne requérant pas une enquête empirique supplémentaire mais plutôt une réflexion au niveau logique et un recadrage conceptuel des données déjà disponibles.

De leur côté, les questions descriptives résistent parfaitement au test de l'*empiricité nécessaire*, puisqu'elles aussi exigent, pour qu'une réponse leur soit apportée, que le chercheur s'investisse dans une enquête empirique. D'autres tests sont par conséquent nécessaires pour ne pas les confondre avec les réelles problématiques qu'elles ne sont pas. On peut penser, d'abord, au test de l'*unicité* : alors que les questions descriptives, à propos d'un même objet, tendent à se présenter en nombre quasi infini, une énigme est toujours unique. Le chercheur sans problématique se demande : Comment fonctionnait l'hôpital psychiatrique Sainte-Elisabeth de Washington en 1955-1956 ? Comment fonctionnait-il dans les années qui suivirent ? Comment fonctionnait tel service de l'hôpital ? Et tel autre ? Quel était alors le profil social des personnes internées ? Y avait-il plus de Noirs que de Blancs ? Quelle était la procédure d'internement ? Quelle était, aux États-Unis à cette époque, la législation concernant l'internement psychiatrique ? Le fait qu'il ne sache pas hiérarchiser entre ces questions et les trouve toutes d'une importance « vitale », loin de témoigner d'une complexité particulière de l'objet, trahit plutôt sa propre difficulté à problématiser. Le but n'est jamais, en effet, de choisir, parmi une infinité de questions descriptives, laquelle vaudra la peine d'être posée – en fonction de quel critère, d'ailleurs, opérer un tel choix ? Il est plus simplement, mais aussi plus ambitieusement, de produire, sous la forme d'une mise en énigme, un geste *critique* par rapport à une réalité donnée. Ce geste une fois

accompli, le chercheur disposera d'une prise des plus fermes sur cette realite, quelle qu'en soit la complexite¹. Le propre d'une mise en enigme reussie est ainsi de toujours fournir au chercheur un principe de hierarchisation, de selection et d'organisation des donnees descriptives pertinentes.

Un second test mobilisable pour identifier le caractere simplement descriptif d'une question est celui du *refus de l'exhaustivite*. A la difference des authentiques problematiques, les questions descriptives ont en effet pour caracteristique notable d'inciter le chercheur a se montrer le plus « complet » possible sur le sujet qu'il aborde. Il s'agit la d'un but qui est non seulement impossible a atteindre mais encore, et surtout, qui fait devier le chercheur du projet veritable des sciences sociales. Comme l'affirmait l'historien Lucien Febvre, ce que l'on est en droit d'exiger d'un tel chercheur, confronte a un objet d'etude, ce n'est certainement pas qu'il nous dise « tout ce qu'il sait » : c'est bien plutot qu'il reussisse a « poser la question »². Raison pour laquelle, par exemple, Durkheim precise dans *Le suicide* : « Notre intention n'est donc pas de faire un inventaire aussi complet que possible de toutes les conditions qui peuvent entrer dans la genese des suicides particuliers, mais seulement de rechercher celles dont depend ce fait defini que nous avons appele le taux social des suicides. »³ Car en effet, c'est ce fait-la, et pas un autre, qui se trouve au fondement de l'enigme que Durkheim s'est donne pour tache de resoudre.

L'incapacite a discriminer entre un nombre indefini de questions et la poursuite illusoire d'un ideal d'exhaustivite constituent ainsi les deux symptomes les plus remarquables de l'absence de problematique – deux indices, autrement dit, de ce que l'esprit sociologique est perdu ou absent. On pourrait y ajouter un troisieme symptome, qui se revele toujours plus clairement dans les

1. Cette prise n'est rien d'autre que la *contradiction* qu'il a mise a jour dans la realite etudiee.

2. « Je refuse d'etre "complet". [...] Ce livre va en rejoindre d'autres – qui eux non plus ne sont pas complets. Mais tous je l'espere, proposent quelque enigme a notre besoin de trouver [...] [J]'use ici de mon droit]. Du droit d'un historien qui se pose des problemes, au lieu d'epuiser des inventaires » (*in* Lucien Febvre, *Amour sacre, amour profane*, 1^{re} ed., 1944, Paris, Gallimard, « Folio », 1996, p. 11-20).

3. E. Durkheim, *Le suicide*, *op. cit.*, p. 15.

phases ultérieures de l'enquête : le fait que la réalité que le chercheur va être amené à décrire le sera toujours sous un jour lisse et sans aspérités, lors même qu'elle comportera des aspects conflictuels – car ceux-ci seront appréhendés comme « naturels » ou fonctionnels. Un tel lissage témoigne de ce que les contradictions qui font la trame du réel n'ont pas été repérées et que, par conséquent, le sociologue ne dispose, au moment de lancer son enquête, d'aucun levier pour *denaturaliser* les réalités sociales qu'il cherche à étudier¹.

Reconstruire son objet d'étude

La définition « naturelle » de l'objet d'étude tend à exclure les éléments empiriques qui la contredisent. Ainsi, par exemple, la définition usuelle du capitalisme ne prend pas en charge le fait qu'il est une conduite à plus d'un titre contradictoire avec les comportements économiques traditionnels. C'est la raison pour laquelle poser une énigme conduit *nécessairement* le sociologue à devoir reconstruire son objet d'études. Le but de cette reconstruction est de créer un plan analytique où la contradiction observée ne sera plus exclue, mais au contraire mise en lumière, par une approche nouvelle de l'objet.

Ainsi, lorsque Durkheim rompt avec les prénotions concernant le suicide en tant qu'acte individuel, libre et imprévisible, il évite d'y substituer purement et simplement la notion de taux social des suicides. En fait, aucune de ces deux approches du phénomène, dans la mesure où elles s'excluent mutuellement, ne peut suffire à elle seule à bâtir l'objet sociologique à étudier. C'est seulement en reconstruisant la notion de « suicide » autour de l'idée qu'il existe une certaine relation, à déterminer, entre le taux social des suicides constaté au niveau national et « les états individuels qui accompagnent les différentes sortes de suicides »²

1. La situation est donc loin d'être irréversible et désespérée : les contradictions peuvent être appréhendées chemin faisant et donner lieu, alors, à la formulation retrospective d'une problématique réelle. Tel est sans doute le processus de la recherche le plus fréquent.

2. E. Durkheim, *Le suicide, op. cit.*, p. 16.

que pourra être pleinement mise en relief, puis explorée, la contradiction au fondement de l'enigme. Durkheim s'efforce ainsi de bâtir un nouvel objet qui n'est ni le suicide comme acte individuel, ni le taux de suicide comme donnée statistique agrégée, mais plutôt : le suicide comme tendance collective intériorisée par les individus. Cet objet d'un type nouveau se situe dans un rapport critique vis-à-vis des deux approches qu'il synthétise et dépasse : il souligne en quoi, contrairement à certaines croyances partagées, le suicide n'est pas simplement un acte individuel – ou si l'on préfère, n'est pas un acte simplement individuel – mais il met également à jour que, contrairement aux illusions éventuelles du statisticien, le taux social des suicides ne peut rendre compte par lui-même de la façon dont chaque individu, en sa singularité, fait l'expérience de sa propre tendance ou de sa propre immunisation au suicide¹.

De la même façon, nous voyons Max Weber, étant parvenu à rendre le capitalisme problématique, bâtir un nouvel objet qui ne correspond ni à la conception du capitalisme en tant que modèle productif « objectivement » le plus « performant »², ni aux approches normatives de ce que doit être un comportement économique « humain ». Ce nouvel objet, ce seront les justifications des conduites économiques ou plus exactement, les *ethos* des agents sociaux en tant qu'ils découragent ou encouragent chez eux certaines attitudes économiques. De même, Norbert Elias, dans *La société de cour*, ayant rendu énigmatique la domination exercée par le monarque, est amené à bâtir un objet nouveau, qu'il nomme l'« équilibre des tensions » au sein de la cour, qui l'autorisera à dépasser, tout en les récupérant partiellement, et l'idée na ve selon

1. C'est tout le propos du chapitre 6 du livre II consacré aux « Formes individuelles des différents types de suicides » que d'attirer l'attention du lecteur sur ce point.

2. Weber s'efforce ainsi de montrer les limites du concept de « sélection » comme moyen d'explication de la réussite du capitalisme moderne : « Pour que ce mode de conduite de vie et de conception de la profession-vocation (*Beruf*), tel qu'il s'adapte à la spécificité du capitalisme, put être « sélectionné », *i.e.* l'emporter sur d'autres, il fallait manifestement qu'il eut d'abord vu le jour, et ce non pas chez des individus singuliers et isolés, mais en tant que manière de voir portée par des groupes humains. C'est précisément cette genèse qu'il s'agit d'expliquer » (in M. Weber, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, *op. cit.*, p. 29).

laquelle le pouvoir du chef d'Etat moderne emane de son charisme et de ses qualites propres, et la conception demi habile selon laquelle ce pouvoir ne repose *en realite* sur rien.

Le principe de double homogeneite de l'explication sociologique

S'il a l'esprit sociologique, notre troisieme promeneur, une fois qu'il sera parvenu a rendre problematique l'existence de fenetres rectangulaires dans la rue etudiee, sera conduit, lui aussi, a reconstruire son objet d'etude. Il ne saurait en effet se contenter de la conception la plus generale de ce qu'est une fenetre (*i.e.* une ouverture dans un mur) car celle-ci ne lui permettra pas de specifier le rapport inegal observe dans cette rue entre fenetres rectangulaires et rondes. Pourra-t-il davantage se satisfaire de la definition localement dominante de ce qu'est une fenetre (a savoir : une ouverture de *forme rectangulaire* dans un mur) ? Dans ce cas, il se verrait contraint de rejeter sur un autre plan analytique, au lieu de tenir ensemble, le fait empirique contradictoire qui lui a servi a fonder son enigme (*i.e.* l'existence de fenetres rondes). Pour sortir de ces impasses, il lui conviendra d'effectuer, par rapport a ces deux types d'approches, un deplacement lui permettant de les saisir sur un meme plan. C'est cette operation de deplacement que l'on a coutume d'appeler, en sociologie, la « construction de l'objet ». En l'occurrence, le chercheur promeneur dira par exemple se donner pour tache d'etudier, dans cette rue, les *pratiques sociales* consistant a decider d'une ouverture dans un mur, et a la realiser.

Or, un des points essentiels dans le deplacement ainsi opere sera le suivant : le nouveau plan analytique (celui des pratiques de production des fenetres) permettra d'expliquer desormais *indifferemment* l'existence d'ouvertures rectangulaires, rondes ou de tout autre forme. En cela, le chercheur se sera immunise contre la tentation de deduire, du fait qu'il existe une difference frappante entre fenetres rectangulaires et rondes, qu'il faut qu'existe aussi une difference dans la maniere d'expliquer leur existence respective. Au contraire sera apparue la perspective d'une explication sociologique homogene de la difference observee : si les fenetres sont differentes, c'est qu'elles ont pour origine *commune* les pratiques sociales de production des fenetres. C'est, autrement dit, qu'elles ont une *meme* cause sociale. Voila qui s'oppose radicale-

ment au resultat que l'on obtiendrait en reprenant a son compte l'approche localement dominante de ce qu'est une fenetre : si l'on partait en effet du principe que seules les fenetres rectangulaires sont « naturelles », on pourrait facilement penser que les fenetres rondes doivent s'expliquer par des pratiques non naturelles, voire : surnaturelles. On se satisferait alors de dire qu'elles ont pour cause, par exemple, la fantaisie personnelle ou la maladie mentale du proprietaire de la 25^e maison.

Le sociologue David Bloor a theorise la necessite d'expliquer ainsi, de maniere homogene, ce qui, dans un phenomene, nous apparait naturel ou normal d'une part, et ce qui nous apparait non naturel ou anormal d'autre part. « Principe de symetrie » est le nom qu'il donne a cette exigence qu'il fait valoir dans l'etude sociologique des controverses scientifiques¹. Bruno Latour et Michel Callon ont etendu le principe de symetrie plus generalement a l'etude des controverses sociotechniques². Nous voyons ici en quoi le principe de symetrie de l'explication est une clause dont la validite *generale* peut etre reconnue en sciences sociales : sa satisfaction resulte en effet d'une reconstruction correcte de l'objet a etudier et elle en est, en quelque sorte, le signe. A chaque fois que la reconstruction de l'objet est imparfaite, elle fait en effet apparaitre une naturalisation ou une normalisation des aspects juges naturels ou normaux du phenomene etudie et, ce qui va de pair, une denaturalisation ou une anormalisation des aspects juges non naturels ou anormaux³.

Le principe de symetrie de Bloor rejoint ce qu'il est convenu d'appeler la « clause d'homogeneite de l'explication » formulee par Durkheim au chapitre 5 des *Regles de la methode sociologique*.

1. David Bloor, *Sociologie de la logique ou les limites de l'epistemologie*, Paris, Pandore, 1982.

2. Voir Michel Callon (dir.), *La science et ses reseaux. Genese et circulation des faits scientifiques*, Paris, La Decouverte, 1989 ; Bruno Latour, *Nous n'avons jamais ete modernes. Essai d'anthropologie symetrique*, Paris, La Decouverte, 1991.

3. Or, comme on l'a dit, rendre la realite problematique consiste exactement en l'operation inverse : il s'agit de rendre non naturels et anormaux les aspects juges ordinairement les plus naturels ou les plus normaux du phenomene etudie. Quant a la construction de l'objet sociologique et a l'enquete empirique qui s'ensuit, on pourrait dire que leur but est avant tout de rendre naturels et normaux les aspects juges au depart les plus non naturels ou les plus anormaux du phenomene etudie.

Cette clause fait référence à l'affirmation selon laquelle « les faits sociaux ne peuvent être expliqués que par des faits sociaux »¹. On pourrait distinguer, à cet égard, *homogénéité horizontale* (faits et contrefaits doivent recevoir le même type d'explication sociologique) et *homogénéité verticale* (tout fait social doit être expliqué par un autre fait social). Mais ces deux types d'homogénéité, en réalité, sont indissociables et forment système. Car à compter du moment où un fait et son contrefait sont soumis au même type d'explication *sociologique* (homogénéité horizontale), c'est par définition que chacun d'entre eux se trouve rapporté à une cause sociale (homogénéité verticale). Ainsi l'application du principe de symétrie de Bloor conduit-elle nécessairement à satisfaire le principe durkheimien consistant à traiter les faits à expliquer, ainsi que les faits explicatifs, en tant que faits sociaux – et non pas en tant que phénomènes psychologiques ou matériels. Ceci a pour conséquence que notre sociologue promeneur n'a aucune chance de réussir à expliquer sociologiquement les fenêtres rectangulaires, si *en même temps* il entend expliquer les fenêtres rondes par des facteurs psychologiques, fonctionnels, ethniques ou climatiques : il provoquera non seulement une rupture du principe d'homogénéité horizontale mais aussi, indissociablement, du principe d'homogénéité verticale. Il fera surtout la démonstration qu'il a bien mal construit son objet sociologique.

ENCADRE 2

Le principe de double homogénéité de l'explication chez Max Weber

Des lors que Max Weber entreprit d'expliquer l'avènement du « capitalisme d'entreprise bourgeois » en Occident au XVII^e siècle par des causes socio-historiques, il lui devenait impossible d'expliquer la non-émergence de ce type particulier de capitalisme dans les villes chinoises de la même époque par des causes autres que sociales et historiques. Imaginons, par exemple, qu'il ait prétendu que si ce type de capitalisme n'était pas apparu en Chine, alors même que la civilisation chinoise connaissait un niveau de prospérité économique et

1. Emile Durkheim, *Les règles de la méthode sociologique*, 1^{re} ed., 1895, Paris, PUF, 1987, p. 147. Voir également p. 109 : « La cause déterminante d'un fait social doit être cherchée parmi les faits sociaux antécédents, et non parmi les états de la conscience individuelle. »

marchande élevée, cela était imputable avant tout à la psychologie des marchands chinois, voire aux caractéristiques du relief ou du climat en Chine : il aurait dans ce cas perdu ce que nous avons appelé ici l'« esprit sociologique ». Et cela pour deux raisons : 1 / parce que ce n'était pas ainsi (avec ce type de facteurs) qu'il avait expliqué par ailleurs l'émergence du capitalisme en Occident [rupture du principe d'homogénéité horizontale] ; 2 / parce que l'absence de capitalisme *en tant que phénomène socio-historique* ne pouvait pas être expliquée seulement et essentiellement par des facteurs psychologiques, climatologiques ou géographiques [rupture du principe d'homogénéité verticale].

Dans la perspective où se place Max Weber, la psychologie des marchands chinois mérite certes que le sociologue s'y attarde mais elle ne constitue jamais l'explicans : loin d'être ce qui explique la non-émergence du capitalisme en Chine, elle est plutôt ce qui doit être expliqué par des causes socio-historiques, à travers, notamment, la notion d'*ethos* – notion qui relève de la sociologie, non de la psychologie individuelle. De même, dans l'optique weberienne, les caractéristiques géographiques ou climatiques sont-elles incapables d'expliquer *par elles-mêmes* un phénomène socio-historique, quel qu'il soit, dans la mesure où ce dernier est impossible à *déduire* mécaniquement d'eux. Ces facteurs ne manquent sans doute pas de jouer, mais le sociologue ne saurait appréhender leur rôle qu'en partant du phénomène socio-historique lui-même plutôt qu'en les considérant comme un mécanisme déterminant de l'extérieur les conduites sociales.

Que faire des explications profanes ?

En somme, construire un objet sociologique revient à configurer l'ensemble des faits à étudier de façon à ce que l'énigme qu'on a posée ne puisse pas accepter de réponses extra-sociologiques. Cela peut se dire à travers le rappel de la clause durkheimienne d'homogénéité de l'explication sociologique (homogénéité verticale) comme dans l'affirmation, indissociable, d'un principe de symétrie (homogénéité horizontale) chère à David Bloor. Dans tous les cas, la construction de l'objet se présente comme un travail *critique* en ce qu'il contraint le chercheur à rompre avec les définitions naturelles de l'objet à étudier – *i.e.* les prénotions liées à cet objet – afin de rendre possible l'explication sociologique doublement homogène qui est recherchée. Mais elle conduit aussi, du même coup, à disqualifier *a priori* certaines réponses à l'énigme de départ : peuvent en effet être d'emblée écartées les explications spontanées qui impliqueraient d'enfreindre le principe de double homogénéité de l'explication sociologique.

C'est ainsi que nous voyons un auteur comme Durkheim, a l'entame de chacun de ses ouvrages (*De la division du travail social*, *Le suicide*, *Les formes elementaires de la vie religieuse*), se defaire meticuleusement, l'une apres l'autre, des explications « fausses » du phenomene social qu'il entend etudier : non, le suicide ne s'explique pas par la race. Non, il ne s'explique pas par l'heredite. Non, il ne s'explique pas par le climat. Non, il ne s'explique pas par l'imitation. Pourquoi ? Tout simplement parce que ces diverses explications se revelent n'etre pas homogenes avec le fait social a expliquer. De ce fait, il est exclu qu'elles puissent jamais etre vraies *du point de vue sociologique*. Ici, il importe de souligner que l'elimination des explications « fausses » ne se deduit pas de l'objet sociologique, comme si celui-ci imposait au chercheur des conditions *a priori* de veridicite. Cette elimination doit plutot etre envisagee comme *une operation* qui contribue par elle-meme a construire l'objet sociologique. Elle conduit a eprouver si l'explication candidate sera en mesure de satisfaire aux exigences de double homogeneite que *doit respecter* l'explication sociologique a trouver. C'est ainsi, par exemple, que Durkheim s'emploie a montrer, *tableaux statistiques a l'appui*, qu'aucun des facteurs susmentionnes (la race, l'heredite, le climat, l'imitation) ne se revele en mesure de rendre previsible et explicable le phenomene social du suicide. A travers cette operation, il faconne pas a pas le suicide en tant qu'objet sociologique, c'est-a-dire en tant qu'objet ne pouvant accepter comme causes explicatives que des causes qui soient homogenes au fait social qu'il constitue.

Les objets sociologiquement construits se distinguent ainsi des objets socialement recus par le fait qu'a leur difference, ils ont la faculte de rendre possible une explication sociologique symetrique et homogene. Cela signifie-t-il que les explications qui ne resultent pas d'une telle construction – en particulier, les explications « profanes » des phenomenes sociaux – doivent etre systematiquement considerees comme fausses par le sociologue ? Sans doute serait-il plus juste de dire qu'elles doivent etre regardees comme *inadequates* au projet de l'explication sociologique. D'un cote, en effet, il est clair que dans l'exacte mesure ou elles ne satisfont pas le principe de double homogeneite de l'explication, ces explications profanes ne peuvent qu'echouer a fournir du monde social une interpretation proprement sociologique. Leur raisonnement ne nous garantit

pas contre la tendance à désigner comme cause d'un phénomène social (par exemple, la délinquance) un phénomène qui ne l'est pas (par exemple, le phénotype des personnes)¹ ; ni contre la tendance à mobiliser, pour expliquer un phénomène socialement déviant (par exemple, la délinquance juvénile), une cause différente de celle qu'elles mobilisent pour expliquer le phénomène « normal » correspondant (par exemple, le refus de certains jeunes d'entamer une carrière délinquante)². Le fait est que ces diverses explications tendent très souvent à naturaliser les différences sociales et à normaliser des phénomènes sociaux qui ne sont normaux que pour autant qu'on n'a pas fourni un effort significatif pour les rendre énigmatiques. D'un autre côté, de telles explications profanes comportent bien entendu quelque chose de vrai et ce, dans la mesure même où elles sont partagées et, jusqu'à un certain point, validées socialement. Leur existence sociale et leur prestige attestent du fait qu'elles ne sont pas sans fondement. Il serait de ce fait peu sociologique de les tenir pour des aberrations mentales ou de se satisfaire simplement de l'idée que ce sont des explications absurdes du monde social ou des erreurs collectives. La tâche sociologique qu'elles appellent est bien plus exigeante : elle consiste à rendre compte de leur fondement social. Elle consiste, en d'autres termes, à les considérer comme une *part de l'objet* que l'on s'est donné pour tâche d'étudier³.

1. Pour faire acte de sociologie, il faudrait assumer le principe de double homogénéité de l'explication en étudiant non pas le phénotype des personnes mais plutôt la façon dont celui-ci est interprété socialement (ou non) comme un signe rendant prévisible des tendances délinquantes.

2. Ces explications asymétriques reposeront, par exemple, sur l'idée que les délinquants juvéniles sont mus par l'immoralité, quand les jeunes non délinquants sont guidés par une forte conscience morale. Pour faire acte de sociologie, il faudrait au contraire assumer le principe de symétrie (homogénéité horizontale) en cherchant quelle est la morale propre à chacune des deux populations.

3. Par exemple, le fait d'imputer au phénotype des personnes des tendances délinquantes renvoie aux chances très inégalement distribuées de devenir délinquant selon la condition sociale des parents – en France, les populations immigrées sont à la fois les plus pauvres et les plus présentes en prison. De même aux États-Unis, les Noirs. Par ailleurs, la résistance de certains enfants des milieux populaires à la tentation de s'engager dans une carrière délinquante, alors même que leurs camarades entament une, renvoie à de légères différences de socialisation et d'intégration. Les explications profanes de ces phénomènes, si elles sont sociologiquement irrecevables, ne sont donc pas pour autant dénuées d'un fondement.

ENCADRE 3

*Les explications profanes
ont-elles un fondement rationnel ?*

Une façon désormais courante de prendre en compte le fait que les explications profanes liées à l'objet sociologique étudié font partie intégrante de ce dernier, consiste à invoquer leur pouvoir de « construction de la réalité » : croyances et représentations au sujet de l'objet contribuent, dit-on, à construire socialement l'objet. Ainsi par exemple, croire en la validité des explications astrologiques conduira un acteur à interpréter la perte de son emploi comme l'effet d'une mauvaise conjonction astrale plutôt que comme une injustice sociale à son égard. L'astrologie comme ressource explicative profane doit par conséquent être prise en compte dans l'explication sociologique du comportement de cet acteur¹. Cette approche constructiviste a le mérite de mettre l'accent sur le fait que les explications profanes résultent d'un travail collectif de validation au sein d'une communauté ou d'un groupe social, et constituent donc des phénomènes sociaux en tant que tels – non pas des phénomènes cognitifs « naturels ». Sa limite tient au fait qu'elle traite généralement ces explications profanes sous le rapport de leurs *effets sociaux* et non pas sous celui de leurs causes. C'est pourquoi de telles explications peuvent apparaître exclusivement, sous la plume des auteurs constructivistes, comme des croyances antiscientifiques, ce qui revient à ne plus y voir que des erreurs à combattre. C'est l'intérêt des approches praxéologiques d'inspiration ethnométhodologique² ou pragmatique³ mais aussi, par exemple, de l'approche boudonienne en termes de « bonnes raisons » de croire à des idées fausses⁴, que d'inviter le chercheur à envisager que les explications non sociologiques du monde social ont un fondement dans la *pratique* des acteurs – fondement qui devient, des lors, un objet de l'enquête. Les explications profanes n'apparaissent donc pas se perpétuer seulement parce qu'elles sont régulièrement validées collectivement en dépit de leur fausseté scientifique mais encore, et plus fondamentalement, parce que se reproduisent des pratiques collectives qui continuent à donner à de telles explications une évidence et un ancrage « naturel » et rationnel.

1. Voir en ce sens Theodor Adorno, *Des étoiles à terre. La rubrique astrologique du « Los Angeles Times »*, 1^{re} ed. 1975, Paris, Exils, 2000.

2. Voir Harold Garfinkel, *Recherches en ethnométhodologie*, 1^{re} ed., 1967, Paris, PUF, 2007.

3. Voir, par exemple, Pierre Lagrange, « Enquêtes sur les soucoupes volantes. La construction d'un fait aux États-Unis (1947) et en France (1951-1954) », *Terrain*, n° 14, mars, 1990, p. 92-112 ; Elisabeth Claverie, *Les guerres de la Vierge. Une anthropologie des apparitions*, Paris, Gallimard, 2003.

4. Voir Raymond Boudon, *L'idéologie ou l'origine des idées reçues*, Paris, Fayard, 1986.

En sociologie, le statut des explications profanes ne peut donc être que celui d'un objet ou d'une partie de l'objet étudié. Cet objet ou cette partie de l'objet méritent toutefois d'être considérés avec le plus grand sérieux. Car un raisonnement sociologique pleinement réflexif impose d'aller au-delà d'une simple disqualification de la façon dont les profanes s'expliquent le monde social dans lequel ils évoluent. Elle oblige à saisir, d'abord, les effets sociaux de ce type d'explications sur l'objet qu'on s'apprete à étudier : quels obstacles épistémologiques de telles explications profanes dressent-elles à la construction d'un objet sociologique ? Autrement dit, en quoi exactement contreviennent-elles à l'application du principe de double homogénéité de l'explication sociologique ? Travail d'autant plus important à mener qu'il peut conduire à la reconnaissance de ce que l'on serait tenté d'appeler des *intuitions sociologiques profanes* : dans certains cas, en effet, l'explication profane est fort proche de respecter la clause de double homogénéité de l'explication sociologique¹. En repérant ce qui lui manque encore pour respecter totalement cette clause (par exemple, une reformulation sociologique de considérations empreintes de psychologie individuelle), le chercheur peut construire son objet sociologique en tirant profit de l'expérience des acteurs plutôt qu'en cherchant à la contester.

Dans un second temps, aller au-delà de la disqualification des explications profanes peut signifier d'examiner non plus les effets sociaux mais encore les *causes sociales* de ces explications. Le fondement qu'elles trouvent dans la pratique des acteurs devient un élément de l'enquête, et le chercheur s'efforce, dès lors, de prendre la mesure de ce que, loin de n'être que des raisonnements abstraits ou arbitraires, les explications profanes bénéficient d'un ancrage « naturel » et rationnel dans l'organisation des pratiques sociales. Ce qui est alors susceptible de lui apparaître, ce ne sont plus tant les obstacles épistémologiques que dressent de

1. L'éventualité d'explications profanes satisfaisant pleinement ce principe n'a donc pas de raison d'être écartée *a priori*. Cependant, dans le cas où cette éventualité se réalise, plus rien ne distinguant ces explications d'hypothèses explicatives proprement sociologiques, le problème du rapport entre les deux, dont il est ici question, disparaît.

telles explications face au projet sociologique mais plutôt les résistances politiques et morales qu'installe une certaine organisation des pratiques sociales face au pouvoir de conviction des explications sociologiques du monde social¹.

L'empiricite nécessaire

Ni la mise en énigme, ni la construction d'un objet sociologique ne peuvent être réalisées sans un minimum de confrontation avec des données empiriques. La mise en énigme procède en effet de la dramatisation d'une contradiction entre des attentes (constats reconnus, croyances partagées) et des faits sur lesquels il est par conséquent nécessaire de recueillir déjà des informations. Ce sont ces mêmes faits contradictoires qui mènent à construire un objet sociologique, c'est-à-dire à ouvrir le plan d'une explication sociologique doublement homogène, capable de les ressaisir en un seul ensemble avec les faits qu'ils contredisent. Il serait par conséquent erroné de dire que l'enquête sociologique empirique ne commence qu'une fois qu'ont été posées une énigme et construit un objet. Dès le début, ces trois opérations s'entremêlent. La troisième, l'enquête sociologique empirique, n'en est pas moins *logiquement* appelée et justifiée par les deux premières. Elle fait en effet figure de nécessité technique pour qui veut apporter à l'énigme posée une réponse qui ne découle pas de la pensée ordi-

1. Certains sociologues ont pour habitude de se plaindre de ce que les explications qu'ils produisent ne sont jamais entendues, reprises et acceptées par les acteurs qu'elles concernent. C'est qu'ils n'abordent la question des explications profanes qu'en termes d'obstacle épistémologique, c'est-à-dire qu'en tant qu'ils y voient des idées fausses du point de vue sociologique – la « résistance » des acteurs aux explications « vraies » devenant dès lors un signe de leur irrationalité. Étudier en quoi l'organisation des pratiques sociales attache politiquement et moralement les acteurs à des explications profanes, du simple fait qu'elle rend ces explications beaucoup plus « naturelles » et « évidentes » que les explications « vraies » du sociologue, est une attitude plus conforme à l'ambition de la sociologie, ne serait-ce que parce qu'elle n'oblige pas à attribuer aux acteurs plus d'irrationalité que le chercheur n'est prêt à s'en attribuer à lui-même.

naire mais s'établit au contraire sur le plan qu'a ouvert la construction de l'objet sociologique. Car si c'est le propre des explications profanes que d'être *deductibles* des faits à expliquer (que cette petite fille préfère jouer à la poupée plutôt qu'aux petits soldats, s'explique par le fait qu'elle est une petite fille), c'est le propre des explications sociologiques que de ne pas l'être. En effet, la cause *commune* aux faits (la plupart des petites filles préfèrent les poupées aux petits soldats) et aux contrefaits (certaines préfèrent les petits soldats) est par définition extérieure à ces différents faits eux-mêmes et ne peut être déduite d'aucun d'entre eux, le fait d'être une petite fille n'impliquant pas *mécaniquement* la préférence pour les poupées. En d'autres termes, dès lors que le sociologue a construit son objet, le deductivisme, qui est une façon de penser souvent très efficace dans la vie courante, est une méthode qui lui devient impossible. Tout au plus peut-il échafauder des hypothèses explicatives – en veillant à ce qu'elles respectent la clause de double homogénéité – mais celles-ci méritent en tout état de cause d'être dûment confrontées au réel.

Il apparaît ainsi que le degré de nécessité technique qu'éprouve le chercheur à mener une enquête empirique pour parvenir à trouver une réponse à l'énigme qu'il a posée, constitue un excellent indicateur de la qualité sociologique, et de son énigme, et de la construction de son objet¹.

1. Nous retrouvons ici ce que nous avons appelé plus haut le test de l'empiricité nécessaire : moins l'enquête empirique paraît techniquement nécessaire pour répondre à la question posée, plus nous pouvons être sûrs que cette question est de type scolastique – auquel cas, les faits contradictoires que pourrait fournir l'enquête, sont négligés par avance au profit d'un raisonnement abstrait qui *deduit* des faits déjà disponibles, certaines conclusions logiques. Nous retrouvons également, à ce stade, le test du refus de l'exhaustivité : lorsque aucune énigme n'a été posée et que l'objet, de ce fait, n'a pas pu être construit sociologiquement (question descriptive), l'enquête empirique se présente comme un simple exercice de recueil d'informations visant à être le plus complet possible, et non pas comme un *imperatif technique* lié à la recherche systématique d'une explication.

ENCADRE 4

Un trait d'union entre construction de l'objet et enquête : la définition préalable

Le lien entre construction de l'objet et enquête empirique se lit dans le concept durkheimien de « définition préalable », auquel correspond, avec des différences cependant très notables, la notion weberienne d'« illustration provisoire »¹. Définir, écrit Durkheim, « c'est délimiter le cercle des faits sur lesquels va porter la recherche, indiquer à quels signes on les reconnaît et par où ils se distinguent de ceux avec lesquels ils pourraient être confondus »². Cette définition initiale et criteriologique est donc conçue, d'abord, comme un instrument *au service de l'enquête empirique*. C'est d'ailleurs pourquoi elle est appelée, au terme de cette enquête, à céder la place à une définition terminale, plus exacte car assise alors sur l'explication sociologique qui aura été dégagée chemin faisant. On voit cependant le lien qui unit immédiatement cette définition préalable à l'objectif de construire un objet sociologique. Car les critères qu'elle fournit à l'enquêteur pour reconnaître dans le foisonnement du réel ce qui participe au « cercle des faits » sur lesquels il enquête, ne sont pas indépendants de l'objectif de s'établir sur un plan d'explication sociologique doublement homogène – en évacuant par exemple du phénomène à étudier ce qui relève de la psychologie individuelle ou de la physiologie. La définition préalable ne doit donc pas être confondue avec la construction de l'objet sociologique, étant plutôt un instrument pratique qui sert à entamer la phase de l'enquête. Mais elle n'en contribue pas moins à cet effort de construction sociologique.

1. Voir M. Weber, *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, op. cit., p. 21. Pour Weber, l'illustration (*Veranschaulichung*) provisoire s'oppose à la « définition conceptuelle » et n'est donc pas congruente avec la façon dont Durkheim, de son côté, conçoit la « définition préalable ». Reste que l'illustration provisoire weberienne est un procédé qui remplit la même fonction que la définition préalable chez Durkheim, à savoir : permettre de « s'entendre sur l'objet de la recherche » (*ibid.*).

2. Emile Durkheim, *Journal sociologique*, Paris, PUF, 1969, p. 140.

Nous n'irons pas plus loin à propos de l'enquête empirique en sociologie, de ses exigences et de ses méthodes, nombre d'autres chapitres de cet ouvrage y pourvoyant. Notre but était surtout ici d'indiquer en quoi conduire une enquête empirique est une *nécessité* appelée par la production d'une problématique authentique et par la construction d'un objet, dans la mesure où ceux-ci exigent une réponse qui *ne peut pas aller de soi* – une réponse, autrement dit, qui ne peut pas être *déduite* du cercle des faits déjà connus. La

position ici défendue ne saurait par conséquent être confondue avec un plaidoyer pour l'empirisme plat, si l'on entend par là la croyance selon laquelle recueillir des faits de façon méthodique suffit à faire acte de science. Elle s'y oppose du tout au tout, puisqu'elle affirme que l'enquête empirique, si elle s'avère effectivement nécessaire, ne constitue jamais une fin en soi mais seulement un moyen – le seul disponible – pour trouver à l'énigme qui a été posée, une réponse satisfaisante scientifiquement. C'est ainsi que la réponse qu'apporte finalement Durkheim à la question de savoir pourquoi le taux social des suicides est à ce point prévisible, passait obligatoirement par l'examen d'un grand nombre de variations statistiques en fonction de divers « concomitants sociaux » – examen sans lequel le lien entre degré d'intégration sociale et immunisation au suicide ne pouvait pas être mis à jour. De même, Weber ne pouvait en venir à expliquer l'émergence d'un « esprit du capitalisme », deviant par rapport aux comportements économiques jusque-là dominants, qu'après avoir examiné en détail les textes fondateurs de nombreuses sectes piétistes, méthodistes et baptistes du XVII^e siècle et ceux qui exposent les conduites de vie prescrites par les premiers capitalistes modernes, tels Benjamin Franklin. Quant à notre promeneur sociologue, c'est seulement en menant une enquête approfondie sur le propriétaire de la 25^e maison et sa place au sein de la communauté locale, ainsi que sur l'évolution des pratiques locales en matière de relations de voisinage, de construction de maisons individuelles et de commerce entre architectes, promoteurs immobiliers et clients, qu'il aura quelque chance de trouver une explication proprement sociologique au fait – surprenant quand on y songe – que 4 % des fenêtres ont dans cette rue une forme ronde et non pas, comme il se devrait, rectangulaire.